

FRANCIS JAMMES

—

Le Tombeau

DE

Jean de La Fontaine

SUIVI DE

Poèmes mesurés

Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau  
Qui prétend contenter tout le monde et son père.

*liv. III, Fab. I.*

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

MERCURE DE FRANCE

XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXXI

# **Le Tombeau de Jean de La Fontaine**

**Francis Jammes**



**Mercure de France, Paris, 1921 (3e éd.)**

**Exporté de Wikisource le 24/02/2018**

# ***LE TOMBEAU DE JEAN DE LA FONTAINE***

[L'AUTEUR](#)

[L'HUITRE](#)

[LE CHÊNE](#)

[LE ROSEAU](#)

[LE SINGE](#)

[L'ALOUETTE](#)

[LA CIGALE](#)

[LES FOURMIS](#)

[LE RENARD](#)

[LES CORBEAUX](#)

[LE BOUC](#)

[LE LOUP](#)

[L'AGNEAU](#)

[LA CIGOGNE](#)

[LA GRENOUILLE](#)

[LE BŒUF](#)

[LE HÉRON](#)

[L'AMATEUR DES JARDINS](#)

L'ÉLÉPHANT

LE CHAMEAU

LE LION

LE COQ

LE POISSON

LE GEAI

LE PAON

LE CHIEN

LE HIBOU

LES LAPINS

L'ÂNE

L'HIRONDELLE

LE CERF

LE CYGNE

LE CHAT

LE RAT DE VILLE

LE MOUCHERON

LA CHÈVRE

LE MULET

LE LIÈVRE

LA TORTUE

L'ARAIGNÉE

LE MAITRE D'ÉCOLE

PHILOMÈLE

## L'AUTEUR

La Fontaine reçut du ciel ce nom chantant.  
En lui se produisit cette métamorphose  
Que d'homme qu'il était, comme Adonis la rose,  
Il devint la fontaine au regard transparent.  
Mais voici que se tait son flot pur. La colombe  
Qui se mirait dedans et qui lui répondait  
Fait silence à son tour et je vois son duvet  
Sous la flèche neiger tandis qu'elle succombe.

# L'HUÎTRE

Les gens qui ne sont pas huîtres à l'ordinaire  
Ouvrent la bouche pour parler.  
Je ne l'ouvre que pour me taire :  
Lors on voit la sagesse à mes lèvres perler.

# LE CHÊNE

Le doux roseau n'avait à porter que sa tête,  
Il était comme toi :  
Quand le chef est léger du chaume ou du poète  
Léger est son émoi.

Mais chêne d'Abraham autant que de Virgile,  
Je gardais dans mon sein,  
En étendant sur eux mon ombre comme une île  
Et le nid et l'essaim.

Toi qui ne sus jamais quelle charge est au père  
Le poids de son amour,  
Je succombai sous lui quand je quittai la terre  
En cet orageux jour.

# LE ROSEAU

J'ai résisté, doux La Fontaine,  
Mieux que le chêne.  
Mais jamais a-t-on su pourquoi ?  
C'était pour toi :

Afin que de moi tu jouasses  
Aux heures lasses  
Sans avoir avoué jamais  
D'où je venais.

Je suis pourtant cette même herbe  
Qu'avec superbe  
L'arbre, c'est toi qui nous le dis,  
Railla jadis.

Mais tu n'as point fini l'histoire :  
Quand l'heure noire  
Eut jeté seul le chêne à bas,  
Tu me coupas.



## LE SINGE

Je m'appelle Hanouman, et l'Inde m'a vu naître  
Où dans le Gange on voit se mirer les palais.  
D'un peuple de jongleurs qui joue aux osselets.  
Et charme les serpents, je suis, dit-on, l'ancêtre.

Jaloux de cet honneur qu'on descendît de moi  
Un Anglais, sir Darwin, réclama pour lui-même.  
Et pour tous les savants, fussent-ils de Bohême,  
L'origine du singe ; elle a force de loi.

Hélas ! Je m'embarquai, je fréquentai leur classe.  
Penser, agir comme eux, certes, je pouvais bien,  
Mais, quant à m'imiter, ils ne purent en rien  
Faire ces tours de passe-passe  
Dont ta fable se rit. Académicien,  
Il m'est dur de renier ta race.

# L'ALOUETTE

Tu fais de moi dont l'aile est si légère  
Qu'elle n'est rien qu'un reflet de lumière,  
Tu fais de moi l'image du bon sens.  
Je ne sais trop d'où vient ton grain d'encens :  
Serait-ce point, ce bon sens, ô poète,  
Qui me chassa du nid au bon moment,  
Un grain de plomb que tu mis dans ma tête  
Gratuitement ?

# LA CIGALE

De cette goutte d'eau je fais libation  
À celui qui nota cette vibration  
Qui d'arbre en arbre court au long de l'avenue.  
Si j'ai fait mon métier pour mourir toute nue  
Je ne fis qu'imiter mon maître et sa chanson.

# LES FOURMIS

Tels que de petits pains portons  
Nos œufs blancs et mous à tâtons  
Dans notre arrière-galerie ;  
Ou bien notre race est périée,  
Car on dit qu'est mort l'Immortel  
Dont la fable fit immortelles  
Dessous la calotte du ciel  
Les fourmis avec ou sans ailes.

# LE RENARD

Francis Jammes, un jour, à l'école primaire,  
Faisait passer des examens.  
Que le dernier enfant il n'en savait plus guère.  
Mais il est utile aux humains  
Que l'un d'entre eux parfois sur les autres se pose  
Sans qu'aucune vertu ni science en soit cause.  
C'était le cas. Francis n'avait rien qui le pût  
Désigner pour trancher les lois de la grammaire :  
Aux pions il les laisse, il prend la primevère.

Il ne demanda rien qui n'eût un autre but  
Que de voir la nature au travers de ta fable.  
Or donc les tout petits sur la petite table  
S'étaient penchés patiemment  
Afin de décider si le renard vraiment  
À l'égard du corbeau s'était montré coupable  
En exploitant sa vanité  
Jusqu'à ce point qu'il eut son fromage emporté.

Toute écolière avait, au nom de la morale,  
Flétri ma race et dit qu'un aussi grand auteur  
N'avait pu que blâmer cet impudent menteur,  
Le renard, qui toujours fut sujet à scandale.

Or, les filles ayant conclu, tous les garçons  
Se crurent obligés d'épouser leurs leçons,  
Sauf l'un, qu'on me dit être aussi simple qu'un âne.  
Je vois encor, telle une pomme paysanne,  
Sa joue au teint rosé mais qui n'a point de fard.

Il répondit ainsi : « Je crois que le renard  
Eut raison de voler au corbeau son fromage,  
Car il l'alla manger, bien content, au garage. »  
Cet enfant seul eut-il raison de me venger ?  
N'était-ce ta façon, ô maître, de juger ?

# LES CORBEAUX

Nous nous éparpillons comme des feuilles noires  
Que fait tourner le vent, et nous nous relevons,  
Et longtemps nous rasons les cimes des sillons,  
Oiseaux dont on a dit qu'ils causent les déboires.  
Pourtant n'est-ce pas toi qui fis de l'un de nous  
Ce que sans doute sont la plupart d'entre vous ?  
Poète trop souvent sensible aux flatteries,  
Tu laissas retomber du toit des bergeries  
Ce fromage dont un renard s'est régalé.  
Mais ne savais-tu point que tu l'avais volé ?

# LE BOUC

Encore que j'y sois victime du renard,  
Dans ta fable du moins ne suis-je qu'une bête I  
Ton bon sens m'a laissé mon esprit campagnard :  
Mieux vaut le fond d'un puits, pour un bouc, que la fête  
Où l'immole Ronsard.



# LE LOUP

On comprend, garde forestier,  
Gentilhomme à guêtre défaite,  
Que toi ni moi ne fassions fête  
À Médor, car il est rentier.

Plus d'une fois, de la souillarde  
De quelque Belle-au-bois-dormant,  
Devant un feu clair de sarment  
Nous vîmes rôtir la poularde.

Ni toi ni moi n'en avons rien :  
L'aile était dévolue au prince  
Pour qui, dit-on, la fille en pince,  
Et la cuisse allait à son chien.

Restait la suprême ressource :  
A jeun tous deux, traînant les pieds,  
D'aller dessous les noisetiers  
Ecouter se plaindre la source.

Tu regardais mon air battu,  
Mes dents longues, mon poil minable.  
J'étais le sujet de ta fable.

De ma fable ne l'étais-tu ?

# L'AGNEAU

L'eau si claire  
Que je lapais dans le bois  
Ne refléta jamais de plus pure lumière  
Que cette source où tu bois.  
On dit que souvente fois  
Tu pris parti dans tes fables  
Pour ceux qui sont les coupables...  
Il se peut, et je le crois.  
Mais mon ombre légère,  
Au ciel, dans la fougère  
Où mon poil peut neiger  
Sans craindre le berger  
Et loin de la bergère,  
A compris que, ce coup,  
Quand m'égorge le loup,  
Tu pleuras sur ta page  
Immortelle et sauvage.

# LA CIGOGNE

Par quelle complication,  
Hélas ! bien digne d'un poète,  
Prétends-tu me plonger la tête  
Au fond de la gueule du loup  
En me faisant chirurgienne ?  
Prends-tu ma tête pour la tienne ?  
Et qu'est-ce encor ce mauvais coup.  
Au moins aussi peu vraisemblable,  
Lorsque tu m'assieds à la table  
De ce renard qui, me servant  
Dans une assiette plate, rend  
Tout mon dîner insaisissable ?

Quelle démangeaison affecte ton esprit ?  
Pourquoi chercher toujours à midi quatorze heures ?  
C'est ainsi que souvent malgré nous tu te leurras,  
Croyant l'œuvre de Dieu moins simple qu'il ne fit.

C'est pourquoi ta fable m'étonne.

Moi, cigogne.

Qui n'ai pas d'autre fonction  
Que de distraire la marmaille,  
Lorsque je fais sur la muraille

Gravement  
Un très lent  
Mouvement.

# LA GRENOUILLE

Bonhomme, tu m'en veux. Quoi que dise ta fable  
Que l'on trouve toujours un plus poltron que soi :  
Ce n'était pas le lièvre et ce n'était pas moi.  
Mais un jour qu'étendu sur la rive de sable  
Tu songeais à Philis qui te tenait au cœur,  
Et par ses belles dents et par son ris moqueur,  
Je plongeai près de toi. Ta subite rougeur  
Montra que, si la brise émeut une quenouille,  
Un poète parfois a peur d'une grenouille.

# LE BŒUF

Il est en Amérique, au milieu des pampas,  
Des bœufs sauvages,  
Néanmoins aussi doux que sont de grands-papas.  
Ils pourraient causer des ravages,  
Mais ils ne le font point, et se laissent plutôt  
Enfermer dans un pot.  
Grâce à l'invention d'une marque allemande  
— Française pourquoi pas ? chacun se le demande —  
On peut même, dans ce métier,  
Loger l'un d'entre eux tout entier  
Dans un vase moins grand que n'est une grenouille.  
De bonne composition,  
La bête ainsi tassée, un cuisinier la mouille ;  
Elle devient bouillon,  
Elle est servie à table.  
C'est t'apprendre qu'il est un pendant à ta fable  
Et que, si la rainette éclate en m'imitant,  
Un bœuf se meurt aussi de se réduire autant.

# LE HÉRON

Je revêts la couleur des perles de la mer,  
Bien que mon pays soit le lac ou la rivière.  
D'aucuns m'ont vu ployer une patte en arrière  
Juché sur l'autre, alors que mon col souple et fier  
Après s'être enroulé se déroulait encore  
Parmi la fraîche et bleue haleine de l'aurore.  
Tu me sers, fabuliste, une étrange leçon  
Qui me fais contenter d'un simple limaçon,  
Comme si mon dédain eût rejeté la tanche  
Dont meurt la robe d'or dans une eau de pervenche.  
Ce n'est point ce défaut qu'il fallait me prêter ;  
Je n'ai point de mépris qui me fasse écarter  
Le goujon ou la tanche ou la carpe royale.  
Mais, t'ayant vu venir sous le feuillage pâle  
Des aulnes imitant, sur les bords, les brouillards,  
Je voulus te laisser jouir de cette vue  
Que mon bec eût troublée, où rien ne se remue,  
Où dort la libellule au cœur des nénuphars,  
Où le ciel des étés, vide autant qu'implacable,  
Projeta ces reflets qui brillent dans ta fable.



# L'AMATEUR DES JARDINS

Voici des raisins blonds,  
De suaves melons,  
Des fleurs et des rayons,  
Des guêpes, des frelons,  
Et de blancs papillons,  
Et les verts pavillons  
De ce royal domaine  
Où Jean de La Fontaine  
Oublie un peu sa peine.  
Il dort. Respectez-le,  
Car l'averse de feu  
Qui tombe du ciel bleu,  
Au dehors, sur le sable.  
N'offre rien d'agréable.  
Mais que l'ombre est aimable  
Dans ce rustique lieu  
Où le bonhomme ronfle  
Cependant que se gonfle  
Sa joue, et qu'on dirait  
Une outre-cornemuse  
Dont la musique fuse  
Au bal de la forêt !  
Il gît comme une masse.

Mais il fait la grimace,  
Car il rêve que l'ours  
Tenant deux pavés lourds  
Vient à pas de velours  
Pour écraser la mouche  
Qui butine sa bouche,  
Comme faisait, dit-on,  
Une abeille à Platon.

# L'ÉLÉPHANT

J'eusse été comme toi  
Fabuliste du roi  
Louis le quatorzième  
Qu'il m'eût paru pédant  
De mettre un éléphant  
    Dans mon poème.

Il est simple, en effet,  
De nous conter un fait  
Ou plus ou moins notoire,  
Et l'affirmer plus vrai  
Que tout ce qu'a narré  
    Jamais l'Histoire.

Tu prétends que les dieux  
N'ont pas pour moi plus d'yeux  
Que pour la puce ou l'herbe,  
Et supposes que j'ai  
Un procès engagé  
    Par ma superbe.

Ce raconter gratuit  
À ta fable ne nuit,

Car, même s'il nous trompe,  
Il ne met en avant  
Rien qui soit d'éléphant,  
Même la trompe.

Mais tu fuis le détail  
Qui fait le bon travail  
Des jours où tu dessines  
Ceux que souvent tu vis  
Dans leurs trous, dans leurs nids,  
Ou leurs cuisines.

Ce qui prouve qu'on n'est  
Bon peintre qu'où l'on naît.  
Si non, gare au déboire !  
Car, à Château-Thierry,  
On croit que j'ai nourri  
Ma tour d'ivoire.

# LE CHAMEAU

Je ne puis que penser ainsi que l'éléphant :  
La fable où tu me mets en rien ne me rehausse.  
De la faune de l'Orient  
Tu n'as pas, comme j'ai, la bosse.

# LE LION

Il te faut de moindres sujets.

Comment aurais-tu su me peindre ?

Passes encore l'éléphant, mais moi, lion, m'atteindre !

Il n'est dans mon désert ni routes ni trajets.

# LE COQ

Je suis le dur à cuire,  
Le hobereau, le sire  
Que la fortune ingrate aux changeantes amours  
Avec tous les cadets relègue aux basses-cours.  
Ma toque cependant est celle d'une altesse,  
Mes pieds éperonnés proclament ma hardiesse,  
Et la victoire sonne au cuivre de ma voix.  
Que viens-tu donc, jaloux de ma vieille noblesse,  
Douter de ce qui fut et de ce que tu vois ?  
Lorsque dans le fumier je détourne une perle,  
Tu dis que j'en fais fi. Me prends-tu pour le merle  
Que tu ne cites point même une seule fois ?  
Bonhomme qui connus le monde où l'on caquette.  
Crois-tu que chez un coq il ne soit de coquette  
Apte à trôner ailleurs qu'en un pot de bouillon,  
Et que, pour se parer d'un pleur d'huître perlière,  
Il faille s'appeler Madame de Bouillon,  
Montespan ou La Vallière ?

# LE POISSON

Que de fois dans les flots du vers libre qui chante,  
Tantôt en s'étalant au milieu des prairies,  
Et tantôt resserrés des collines fleuries,  
J'entendis le couplet mesuré d'Amarante !

Suivant le fil des eaux qui se jettent aux mers,  
Et cet instinct qui fait que le sel nous attire,  
J'ouïs le large rythme où s'accorde ta lyre,  
Quand la lune et le vent nous donnent leurs concerts.

Un jour que j'explorais le gouffre des sirènes,  
L'une d'elles me dit : « Il chante mieux que moi ;  
Des chœurs des Immortels il est passé le roi,  
Si nous en sommes reines. »



# LE GEAI

Tu m'as fait me parer du plumage des paons,  
Je n'en avais que faire :  
Sa couleur métallique est celle des serpents  
Qui rampent sur la terre.  
Ah ! Que n'as-tu compris à quel point je préfère  
Ces gouttes de l'azur,  
Si belles,  
Qui perlent toujours sur  
Mes ailes ?

## LE PAON

Quel affront me fis-tu, quand ta main me pluma  
    Pour mettre ma dépouille  
À ce vulgaire oiseau que ma gloire assumait,  
Tel un lin pur revêtu d'une vile quenouille,  
    Ô toi qui n'avais pas songé  
    Que, tandis que trônait le geai  
    Revêtu de notre livrée  
Par Junon même consacrée,  
Je demeurais la croupe nue, endommagé !

# LE CHIEN

La Fontaine, pourquoi dans tes brillants écrits  
De moi faire un badaud alors que la souris  
Trouve grâce à tes yeux, et même la tortue ?  
Tandis qu'au bord de l'eau tu donnes la berlue  
À ce chien qui confond avec l'ombre l'objet,  
Sans avoir comme toi le don de double vue  
Je devine pourquoi je demeure sujet

À tes nombreuses railleries.

Ce procédé pourrait étonner d'autre part,  
Attendu que je veille au seuil des bergeries  
Ou bien que, descendant du mont du Saint-Bernard,  
Je m'en vais rechercher, alors qu'il se fait tard,  
Le voyageur perdu dans la neige qui tombe  
Et pourrait devenir en peu d'heures sa tombe !

C'est bien ce qui me nuit, quand tu parles de moi :  
J'aime l'homme et le sers de tout mon cœur. Mais toi !

# LE HIBOU

Celui qui volontiers demeure solitaire,  
Les poètes souvent le traitent de hibou.  
Je suis pourtant l'oiseau dont le vol souple et mou  
Accompagne la nuit la galante galère

    Qui vogue vers Cythère.

Tu me fais un grief d'aimer trop mon enfant,  
De le trouver trop beau, d'être cause que l'aigle,  
Induit dans une erreur par mon signalement,  
Le croque, cependant qu'il avait pris pour règle

    De n'y toucher aucunement.

Or tu blesses ainsi mon amour maternelle  
Bien plus que ne ferait une flèche mon aile !

Aussi je te réponds : Ô poète léger !

Afin que je l'épargne, et pour la protéger

    Au cas qu'elle soit gentille,

    Veuille me peindre ta fille.

# LES LAPINS

Pareils à tes pensers qui battent la campagne,  
Nous sommes les lapins dont la légèreté  
Toujours est la compagne,  
Comme elle l'est de toi : qui donc en a douté ?

Sans doute est-ce pourquoi l'on trouve dans ta fable  
Encor qu'en tel endroit tu dises nous chasser,  
Quand tu parles de nous ce ton vraiment affable  
Qu'on a pour les amis qui vous font excuser.

## L'ÂNE

De moi tu t'es par trop gaussé,  
Quand tu veux que j'aie endossé  
Des éponges, du sel attique,  
Un meunier, son fils, un larron,  
Et, sans parler de leur bâton.  
Je ne sais pas quelle relique ;  
De plus, la royale tunique.  
Cette dépouille de lion  
Par quoi tu rehausses la veste  
Que taillèrent à coups de dents  
Sur mon échine et sur mes flancs  
Tes animaux malades de la peste.  
Voilà bien des endossements  
Aussi bizarres qu'assommants ;  
À ta malice il faut opposer la pareille !  
L'âne ne montre pas seul le bout de l'oreille :  
Des anarchistes charmants  
Bâillent parfois sous la treille.  
La formule dont meurt tout le peuple français  
N'est-ce à propos de moi que tu la prononçais ?  
« *Notre ennemi, c'est notre maître !* »

Je te charge, à mon tour, de ces mots sans hauteur

Qui laissent bien paraître  
Que tu n'as pas de cœur :  
Ils sont lourds à porter, plus que Notre Seigneur.

# L'HIRONDELLE

Je suis la flèche en deuil que lance  
Le printemps  
Et qui perce les cœurs où sévit la romance  
Des vingt ans.

Combien, quand le jardin s'azure  
D'iris et de lilas,  
N'en ai-je point touché lesquels ne voulaient pas  
Guérir de leur blessure.

Mais lorsque, décochée et vibrant dans le ciel,  
Je visais ta poitrine  
Pour te faire ce mal que connut Lamartine,  
Je te voyais sourire, homme trop sensuel,  
Qui n'as jamais connu que l'amour de Martine.



## LE CERF

Il est vrai, ce vain ornement,  
Dis-tu, ce bois dont je me pare,  
Me nuit plutôt, quand la fanfare  
Me force à fuir rapidement.  
Tes cornes ont plus d'agrément  
Que les miennes qui sont sans feuilles,  
Car, encore que tu ne veilles,  
On y voit pousser fréquemment  
Les beaux lauriers que tu recueilles.

# LE CYGNE

Seul se révèle aussi grossier  
Que toi, dans l'art de poésie,  
Horace Flaccus, mais je nie  
Que lui-même, dont le gosier  
Préférerait l'ail à l'ambrosie,  
— Quoi qu'il die ! —  
Eût osé moi, cygne, associer.  
Dans une fable, au cuisinier.

Cette fable m'est un mystère.  
Moi qui vogue entre terre et ciel,  
Je te savais bien terre à terre,  
Souvent brutal et sensuel.  
Mais ici ton esprit est tel  
Qu'il flétrit mon aile de neige.  
Ah ! Que n'ai-je  
Toujours la clef de ton gros sel ?

La mort eût été préférable  
À cette grâce que j'obtins  
De ce marmiton détestable  
En lui chantant mes chants divins.  
Ces chants, c'est toi qui me les prêtes ;

Mais on ne les entend qu'aux fêtes  
Où Gros-Jean goûte à tous les vins !

# LE CHAT

Qu'il soit Grippeminaud ou Raminagrobis,  
Tu fais, en exhumant je ne sais quel vieux mythe,  
    Du chat un vil hypocrite.  
Je bâille en te lisant. Passe de crier bis  
    Alors que tu nous amuses I  
Mais t'entendre cent fois sur le même sujet  
— Que ce soit la belette ou la souris l'objet  
    Du crime dont tu m'accuses —  
Vraiment il est de quoi donner sa langue au chien  
    Et l'étrivière à tes muses.

D'où ce mauvais vouloir ? Je le soupçonne bien :  
Charles Perrault a mis dans un merveilleux conte  
Un chat qui ne fait point à notre race honte ;  
    On dit qu'il était botté  
    Et qu'il fit un jour d'été  
    La fortune de son maître.  
Tu n'as point vu ce chat sur ton seuil apparaître.  
    De s'être montré rusé  
    L'aurais-tu pas excusé ?

# LE RAT DE VILLE

Autrefois le rat des champs  
M'invita, moi rat de ville,  
À venir porter les dents  
Aux fruits aimés de Virgile.

Loin des luxueux valets,  
Des chats, de la souricière,  
Nous voici parmi les blés  
Qui semblent être en prière.  
À la place du tapis  
De Turquie on eut la flore  
De corail et de lapis  
Dont la moisson se décore.

« Oh ! les merveilleux abris,  
Me disait Jean Campagnolle ;  
Non, elle n'a pas de prix,  
La solitude agricole !

Que ce brouet soit épais,  
Ah ! combien peu nous importe,  
Si ne trouble point la paix  
L'ouverture d'une porte ! »

Le rural vantait encor,  
Le cœur débordant de joie,  
La médiocrité d'or,  
Quand le prit l'oiseau de proie.

# LE MOUCHERON

Toi qui, m'ayant fait vaincre le lion,  
Me donnes pour linceul la toile d'araignée.  
Je voudrais expliquer ta belle fiction  
Et comment elle est née !

Remontons le destin à plus de deux cents ans.  
Debout contre la vitre, et près de l'écritoire,  
Au travers de mon aile aux tissus transparents  
Tu vois tout le soleil se coucher dans sa gloire.  
L'astre est de la couleur du roi des animaux  
Et ses rayons lui font une vaste crinière.  
Mais ton esprit hardi, qu'ont les poétereaux,  
M'oppose, moi moustique, au géant de lumière.

N'est-ce Louis quatorze, et l'insecte n'est-il  
Toi-même dont la vie essuya cent défaites ?  
Et n'as-tu point voulu, dans un parler subtil.  
D'un triomphe t'offrir les pompes et les fêtes ?

# LA CHÈVRE

De l'alpestre coteau la sinuosité  
Que mon flanc aux crins durs épouse ;  
La fumée ondulant sur la courbe pelouse ;  
La sphère de l'azur dont on voit la moitié ;  
L'inflexion du chèvrefeuille  
Que je cueille ;  
Le caprice du ru qui chante comme un nid ;  
L'écharpe d'Amalthée au milieu de la nuit ;  
Le geste d'une vierge offrant à quelque pâtre,  
En se voilant d'un bras les yeux, mon lait d'albâtre,  
Ne peuvent égaler la grâce et le doux bruit  
De ton vers qui nous fuit.



# LE MULET

Si l'on veut savamment dessiner le portrait  
D'un animal ou d'un homme,  
Il faut y mettre ce trait  
Qui distingue chacun, prince ou bête de somme,  
D'avec tout autre vivant :  
Sinon, c'est un portrait qui n'est fait que de vent.  
C'est le vide que je trouve  
Dans ton mulet. Je le prouve.  
Que tu m'eusses placé dans quelque âpre sentier  
Muletier  
De Manche ou d'Estramadure  
En me donnant pour monture  
À la brune Carmen dont s'orne la figure  
De la fleur du grenadier,  
Rien de plus naturel : je vis de contrebande  
Dans la montagne et la lande.  
Passe pour la farine ! encor que tout porteur  
Du moulin ouvre la porte.  
Mais, que Mercure m'emporte !  
Transformer ma personne en pauvre percepteur  
Victime de sa gabelle  
Est chose bien irréaliste !  
Ceci pourtant n'est que fin

Auprès du trait de la fin,  
De cette lourde ineptie  
Qui, pour me mettre en valeur  
Et me prêter de la vie,  
Veut que j'expose à tous ma généalogie.  
À la place de l'auteur,  
Au lieu de barbouiller comme lui sans vergogne,  
Je me fusse entêté longtemps à la besogne.

# LE LIÈVRE

Celui qui te ressemble encor le plus, c'est moi,  
Le patte-usée au gilet blanc taché d'argile,  
À la fauve culotte, ami d'un lieu tranquille,  
Flâneur qu'un rien met en émoi  
Et qu'à peine suit l'œil tant sa patte est agile.

De travers, comme toi la plume à ton chapeau.  
Je porte mon oreille,  
Surtout si je m'arrête un peu trop sous la treille,  
Moi qui meurs, prétend-on, lorsque je bois de l'eau.  
Mais l'un de nous hélas ! aux enfers où les ombres  
Les plus légères lui font peur,  
Te reproche ton peu de cœur :  
Car c'est toi qui le mis dans ces demeures sombres,  
Où n'habite point le bonheur,  
Le jour que pour finir la fable  
Tu le convias à la table »

# LA TORTUE

C'est vrai, j'ai peine à bouger  
Quand je suis en terre ferme.  
Mais qui me verrait nager  
Me prendrait-il pour un terme ?

# L'ARAIGNÉE

Tu parlas, dans cette journée,  
De la goutte et de l'araignée.  
Mais de quelle goutte eût-on cru,  
Sinon celle dont est baignée  
Ma toile dans la matinée  
Quand je l'accroche au long du ru ?  
Ingrat poète ! Oublias-tu  
Que seule ici-bas je t'honore  
Assez pour tendre dès l'aurore  
Le chemin où tu vas passer ?  
Dis-moi, qu'as-tu pu bien penser,  
Pour me donner comme compagne  
Cette goutte qui s'en alla  
Dans le gros orteil, qui s'enfla.  
D'un prélat, ami de Cocagne,  
À la place du diamant  
Que j'offrais au plus pur amant  
De la campagne ?

# LE MAITRE D'ÉCOLE

Esope, Babrius et Phèdre sont tes pères,  
Alors que n'en ont qu'un les hommes ordinaires.  
J'ai toujours professé de l'admiration  
Pour ton sobre langage et sa précision  
Et ses tours élégants empruntés à la Grèce.  
Je goûte aussi ton sel piquant et ta sagesse.  
Mais je ne peux souffrir que ta muse parfois  
Devienne romantique et chante dans les bois.  
Laisse Jammes t'offrir un rameau de cerises  
Lavé par la rosée et séché par les brises,  
Mais accepte de moi qu'anime un bel esprit  
Cette infusion chaude et ce léger fruit cuit.

# PHILOMÈLE

Dans l'allée où Diane au port farouche et fier,  
De son arbre pareil au flocon de la mer

Blanchit l'ombre indécise :

Au-dessus du vivier, miroir du vieux château,  
Que ride à peine au bord le bec des poules-d'eau,  
J'égrène le collier des perles de la brise.

Mais je ne fais cela qu'avec timidité,  
Car Jupin me chargea, le printemps et l'été,  
Lorsque la nuit endort tes chants, ô La Fontaine,  
De les continuer sous la lune sereine !

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :



- Le ciel est par dessus le toit
- Maltaper
- Aristoi
- Hildepont
- Yann
- Pikinez
- Bartek
- Ernest-Mtl

- 
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
  2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
  3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
  4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)